

## Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme

In: Genèses, 37, 1999. pp. 44-69.

### Abstract

Archeology of Populism. American » Liberal Intellectuals in the Grip of McCarthyism. This article aims at demonstrating how the interpretation of McCarthyism as populism in the middle of the Fifties was actually produced by its authors in the role as intellectuals and specialists in the social sciences. They submitted to the figure of the enemy which they sketched out in the speech and practices of the McCarthy they were reconstructing/By, an original cognitive process, neo-liberal intellectuals imperceptibly crossed the borderline in their discourse separating insiders from outsiders, to which their explicit adoption of an ethic of responsibility testifies. Thus, although the scientific grounds for this interpretation were paradoxically called into question later on. it manifested in: itself an explicit rallying to scientific ethics which was striving to achieve the same rapid rise that the social sciences and behaviourist disciplines had enjoyed . until the early Sixties.

### Résumé

■ Yves Viltard : Archeologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme Cet article a pour objet de montrer comment l'interprétation du maccarthysme comme populisme, au milieu des années cinquante, se révèle être une auto-production de ses auteurs comme intellectuels et spécialistes des sciences sociales. Ils s'assujettirent à la figure de l'ennemi qu'ils dessinaient dans le discours et les pratiques du. maccarthysme qu'ils reconstruisaient. C'est par un processus cognitif original que les intellectuels néo-libéraux ont. dans leurs discours, traversé insensiblement une frontière. . celle qui sépare les insiders des outsiders, ce dont témoigne leur adhésion explicite à l'éthique de responsabilité. Ainsi, bien . que paradoxalement l'on ait remis ensuite en cause le sérieux scientifique de cette interprétation, elle manifesta en elle-même un ralliement explicite à une éthique scientifique qui concourait à l'essor que les sciences sociales ou les disciplines qualifiées de behavioralistes connurent jusqu'au tournant des années soixante.

---

Citer ce document / Cite this document :

Viltard Yves. Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme. In: Genèses, 37, 1999. pp. 44-69.

doi : 10.3406/genes.1999.1594

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1999\\_num\\_37\\_1\\_1594](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_37_1_1594)

---

# DOSSIER

Genèses 37, déc. 1999, pp. 44-69

## ARCHÉOLOGIE

## DU POPULISME

## LES INTELLECTUELS

## LIBÉRAUX AMÉRICAINS

## SAISIS PAR

## LE MACCARTHYSME

**Yves Viltard**

Cet article a pour objet de montrer comment l'interprétation du maccarthysme comme populisme<sup>1</sup>, au milieu des années cinquante se révèle être une autoproduction de ses auteurs comme intellectuels et spécialistes des sciences sociales. Ils s'assujettirent à la figure de l'ennemi qu'ils dessinent dans le discours et les pratiques du maccarthysme qu'ils reconstruisent.

L'identification du maccarthysme comme populisme apparaît construite dans les sciences sociales en 1955 avec la parution sous la direction de Daniel Bell de *The New American Right*<sup>2</sup> faisant suite à la réunion d'un séminaire sur le maccarthysme tenu à l'université de Columbia en 1954. Pour l'essentiel, la publication réunit des articles précédemment publiés dans diverses revues « libérales » (de la gauche non-communiste) comme *Partisan Review*, *Commentary*, *The New Leader*, *The Reporter*, par des universitaires qu'ils soient sociologues comme D. Bell, Daniel Riesman, Nathan Glazer, Talcott Parsons et Seymour Martin Lipset ou historiens comme Peter Viereck et Richard Hofstadter.

Cette construction intellectuelle participe d'une réévaluation du populisme qui se situe dans le cadre plus vaste d'une redéfinition des clivages idéologiques et politiques qui s'opèrent à l'occasion de la crise dramatique que connaît entre 1945 et 1950 la gauche américaine avec l'entrée dans la Guerre froide<sup>3</sup>. Il prend une place décisive

1. Voir Pierre-André Taguieff, « Le populisme et la science politique. Du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième siècle*, n° 56, 1997, pp. 4-33.

2. Daniel Bell (éd.), *The New American Right*, New York, Criterion Books, 1955, réédité avec de nouvelles contributions en 1963 sous le titre *The Radical Right*, New York, Doubleday & Company.

3. Voir Mary Sperling McAuliffe, *Crisis on the Left, Cold War Politics and American Liberals, 1947-1954*, Amherst, The University of Massachusetts Press, 1978.

dans la reconstruction du paysage politique qui donne naissance à un courant dit libéral qui s'identifie de plus en plus clairement aux élites gouvernantes et qui le conduira à se confondre avec une position politique qui sera par la suite qualifiée par certains de néo-conservatrice<sup>4</sup>. Ses promoteurs en façonnent l'image dans une opposition systématique à un néo-populisme qu'ils construisent comme repoussoir. Ils veulent ainsi clairement se distinguer d'une tradition, d'un imaginaire libéral et radical qui aurait idéalisé les mouvements sociaux du passé et qui aurait été assez naïvement porté à soutenir toutes les formes de mobilisations de masse même les plus rétrogrades et démagogiques contre les pouvoirs établis et les élites en place. Ainsi, ils sont conduits à établir un partage essentiel entre un libéralisme conséquent et gestionnaire, capable de compromis, fidèles en cela à la tradition politique pragmatique américaine et une pseudo-tradition populiste que les vagues successives d'immigrants européens auraient tenté d'implanter aux États-Unis mais qui n'aurait jamais vraiment pu s'acclimater.

On observe dans le même mouvement la cristallisation de la thèse totalitaire qui confond toutes les formes de radicalisme, qu'ils se prétendent de gauche ou de droite, qu'ils soient d'inspiration fasciste ou communiste. La théorie du « centre vital »<sup>5</sup> est inventée par Arthur Schlesinger J.-R. en 1949 comme réponse politique stratégique permettant de définir un espace au néo-libéralisme dans le champ de la vie politique américaine et d'éviter principalement l'écueil que représenterait tout comportement pouvant être perçu comme une forme quelconque d'indulgence à l'égard du communisme. Les intellectuels libéraux anticommunistes ou néo-libéraux vont alors se retrouver dans diverses associations dont les principales sont *The American for Democratic Action* (ADA) et *The Congress for Cultural Freedom* dont les revues successives de cette dernière seront *Preuves* et *Encounter*. Elles mèneront notamment à travers ces organes dès 1950, des campagnes internationales contre la menace soviétique<sup>6</sup> mais aussi sur le front intérieur, elles prendront position contre le maccarthysme. L'ADA organisera même en juin 1954 à New York un forum intitulé « *The People vs McCarthy* ».

Les libéraux se trouvent en effet plongés de 1950 à 1954 au cœur de la tourmente. Mais dans la mesure où il s'agit d'intellectuels, ils sont conduits à donner des explications rationalisantes sous la forme de prises de position

4. Cette expérience conduit aujourd'hui Richard Gid Powers à faire l'histoire de l'anticommunisme aux États-Unis en distinguant anticommunisme conservateur et anticommunisme libéral. Voir R. G. Powers, *Not without Honor, The History of American Anticommunism*, New York, The Free Press, 1995.

5. Arthur M. Schlesinger J.-R., *The Vital Center, The Politics of Freedom*, Boston, Houghton Mifflin & Co, 1949.

6. Voir sur ce point Pierre Grémion, *L'Intelligence de l'anticommunisme*, Paris, Fayard, 1995.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme*  
*Les intellectuels libéraux*  
*américains saisis par*  
*le maccarthysme*

publiques de leurs comportements quel que soit celui-ci. Cette obligation dans laquelle ils se trouvent d'avoir à se justifier explique sans doute pour une bonne part la place prise dans l'imaginaire social américain par le maccarthysme, objectivant ainsi l'incontestable traumatisme qu'il représente pour la plupart d'entre eux. Qui plus est, auraient-ils voulu garder le silence, qu'ils sont aussi pour beaucoup officiellement sommés et contraints par les inquisiteurs de l'administration ou du Congrès, sous la menace des sanctions les plus diverses, de parler et donc de se situer. D'où l'incroyable flot de déclarations et de confessions d'intellectuels et de responsables de toutes sortes qui sont complaisamment portées à la connaissance du public par les médias. Elles seront bientôt relayées par d'innombrables récits douloureux dans lesquels la plupart des acteurs tenteront d'exorciser cette expérience tragique. Un auteur parle de la « fin de l'innocence »<sup>7</sup>.

C'est à travers un discours explicite que ce comportement est objectivé. Chez les spécialistes des sciences sociales, les considérations scientifiques sont inextricablement combinées avec les éléments de récits autobiographiques et se justifient réciproquement. On voit se combiner les thèmes et les modes narratifs qui feront quelques années plus tard de la « fin de l'idéologie »<sup>8</sup> de D. Bell une magistrale synthèse autour d'un ensemble d'articles publiés par l'auteur dans diverses revues entre 1955 et 1960. Il y présentera une thèse scientifique inséparable de son positionnement politique et qui trouverait une justification explicitée par l'auteur dans la description d'un itinéraire intellectuel et professionnel qui tout en étant bien sûr le sien est présenté et revendiqué comme celui de toute une génération d'intellectuels libéraux américains. C'est le récit qui se veut édifiant d'une quête initiatique. On nous y raconte l'histoire d'une conversion qui après bien d'autres récits semblables est présentée comme l'entrée dans une autre vie, qui représenterait une nouvelle naissance.

Du coup la recherche scientifique devient l'unique et étroite voie possible pour qu'un intellectuel confronté à la modernité puisse assurer son salut en satisfaisant ainsi à moindres frais sa quête de vérité. D. Bell fait le deuil des utopies révolutionnaires de sa jeunesse au nom d'une éthique de la responsabilité qui trouve sa raison dans des considérations scientifiques sur l'exceptionnalité américaine. Celle-ci ne permettrait pas, nous dit l'auteur, de

7. Leslie A. Fiedler,  
*An End to Innocence: Essays on Culture*  
*and Politics*, Boston, Beacon Press,  
1955.

8. D. Bell, *The End of Ideology*,  
(New York, The Free Press, 1960),  
Cambridge, Harvard University Press,  
1988.

pouvoir raisonnablement légitimer une action radicale en vue de transformer la société sauf à faire siens les arguments et les méthodes du populisme dont McCarthy fut, selon cette interprétation, le sinistre et heureusement unique représentant dans l'Amérique de l'après-guerre.

## La construction langagière d'une interprétation

Les intellectuels néo-libéraux prétendirent alors tirer les leçons d'une expérience existentielle vécue et parlée comme douloureuse. Ils affirmaient assez uniment que les solutions ne pouvaient être qu'individuelles pour résister au conformisme ambiant<sup>9</sup>. Qu'il s'agisse de s'affirmer dans une action purement littéraire ou artistique comme le célèbre critique new-yorkais, Harold Rosenberg en dessina la voie dans ses écrits théoriques sur l'art moderne<sup>10</sup> ou plus prosaïquement consacrer dorénavant sa vie à la recherche scientifique<sup>11</sup>. Cette nouvelle vocation épistémologique qui impliquait que l'on mette dorénavant avec modestie et rigueur ses talents au service de la vérité scientifique pour le plus grand bénéfice en retour de la communauté, était pensée comme un geste d'inspiration stoïcienne. Il était parlé comme une ascèse. C'était une conversion à l'éthique de responsabilité, dont le prix était le dur réveil au principe de réalité, à une vie routinière et souvent fastidieuse et humble du chercheur. Un renoncement à la vie de bohème, aux certitudes anesthésiantes et vérités toutes faites des idéologies modernes, véritables « religions séculières », qui pouvaient se révéler des armes redoutables, bien faites pour « donner de l'énergie et à la canaliser sur la scène politique »<sup>12</sup>, mais qui avaient prouvé tout au long de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle leur terrible pouvoir mortifère. On peut analyser ce discours comme une pure et simple rationalisation de la situation sociale de ceux que l'on a désignés comme constituant le groupe des néo-libéraux.

### *Les intellectuels américains au miroir du maccarthysme*

Mais l'essentiel est ailleurs. Il tient selon nous au processus cognitif original par lequel les intellectuels néo-libéraux ont au moins dans leurs discours, traversé insensiblement une frontière, celle qui sépare les *insiders* des *outsiders*, dont témoigne leur adhésion explicite à l'éthique de responsabilité évoquée plus haut. En fait la construction et la structuration de leurs représentations

9. Peter Viereck, *The unadjusted Man: A new Hero for Americans, Reflexions on the Distinction between Conforming and Conserving*, Boston, The Beacon Press, 1956.

10. Auteur qui comme le souligne justement Claude Lefort refusa, à la différence de beaucoup d'autres intellectuels de gauche, tout sentiment de culpabilité pour ses engagements passés. Voir C. Lefort, *La Complication*, Paris, Fayard, 1999, p. 24.

11. Dans l'épilogue de la « fin de l'idéologie » écrit en 1961, D. Bell oppose alors explicitement l'intellectuel au chercheur, donnant une image négative du premier, qu'il renvoie au xix<sup>e</sup> siècle, à son manque d'attache et son engouement pour des « idéologies aujourd'hui à bout de souffle ». Le chercheur quant à lui présente d'autres garanties. « Il est attaché à un champ de connaissance, une tradition, où il doit trouver sa place, ajoutant sa pierre au savoir accumulé et attesté du passé ». *Ibid.* p. 402.

12. *Ibid.*, p. 400.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

sont révélées par leur interprétation du maccarthysme, par l'application qu'ils font alors de leur interprétation du populisme. On peut voir alors dans cette production un véritable instrument de médiation dans leur façon de penser leur situation dans la société américaine. Il faut indiquer qu'ils furent dans les premiers à en proposer une interprétation. Cette dernière est élaborée dès le milieu des années cinquante. On est tout d'abord frappé par l'homogénéité que représente leur lecture du maccarthysme, ce qui peut bien sûr laisser soupçonner une cohérence sociologique sous-jacente. Ils tiennent ainsi un discours à plusieurs voix particulièrement harmonieux, ce qui par ailleurs peut surprendre du fait même de leur revendication individualiste dont nous avons déjà parlé. Plus encore, on est frappé par l'unité de vue qui s'exprime dans l'ouvrage de référence qui les réunit, *The New American Right*.

Si nous reconstituons le chemin qu'ils ont parcouru, l'essentiel de leur « découverte » tient en ceci : McCarthy et ceux qui l'ont soutenu, malgré les apparences, n'avaient pas comme ennemis principaux les communistes. Leurs ennemis véritables, ceux qu'ils désignaient comme tels, au fil de leurs campagnes de dénonciation, se révélaient avoir été principalement des intellectuels libéraux, et plus particulièrement ceux détenteurs d'une façon ou d'une autre de responsabilités dans la politique américaine, et plus précisément encore dans la politique étrangère. De fait c'est leur identification des cibles et des soutiens de McCarthy qui permet de tracer l'ordonnement de l'univers moral qu'ils sont dans le même mouvement en train de construire, de leur échelle de valeurs ou de grandeurs. McCarthy leur fournit un matériau précieux leur permettant d'objectiver ce qu'ils aiment et ce qu'ils détestent. Mais plus encore ceux avec qui il leur plaît d'être associés en pensée et ceux auxquels ils ne veulent en aucun cas ressembler ou être assimilés. Pourtant et c'est là où réside le paradoxe essentiel, ceux qu'ils définissent comme les victimes du maccarthysme, et auxquels ils auraient tendance à s'identifier, ne leur ressemblent pas exactement et souvent ont un parcours assez éloigné du leur. Mais chemin faisant, on comprend qu'ils vont de plus en plus vouloir devenir ou être pris pour ceux dont ils prennent spontanément la défense.

Plus encore, le système de représentations qu'ils élaborent ainsi, détermine assez clairement une distinction

*The New American Right* publié en 1955 (New York, Criterion Books) sous la direction de Daniel Bell est incontestablement l'ouvrage collectif le plus représentatif de l'interprétation populiste du maccarthysme. Il rassemble les historiens Peter Viereck, Richard Hofstadter et les sociologues Daniel Bell, David Riesman, Nathan Glazer, Talcott Parsons et Seymour Martin Lipset. Il sera réédité en 1963 sous le titre *The Radical Right* (New York, Doubleday & Company), complété par de nouveaux articles des mêmes auteurs auxquels viendront se joindre le sociologue Herbert Hyman et le politiste Alan F. Westin. Ils étendront aux années soixante leur analyse, voyant cette fois dans la candidature aux présidentielles de Barry Goldwater, une nouvelle incarnation du populisme.

*The New American Right*, comme le remarque D. Bell dans son article introductif, «marque une remarquable convergence de vues» entre les différents contributeurs, convergence d'autant plus remarquable que les textes avaient pour la plupart été déjà publiés sans concertation véritable dans différentes revues libérales new-yorkaises comme *Partisan Review*, *The New Leader*, *The Reporter*, *Commentary*, ou des revues scientifiques comme *Yale Review* et le *British Journal of Sociology*. Les auteurs semblent unis à la fois par une analyse sociologique commune du maccarthysme en terme de statuts, et par le sentiment d'un déclin de l'influence du libéralisme politique aux États-Unis ou si l'on veut de la gauche non-communiste, particulièrement visée selon eux par McCarthy, courant politique dans lequel les auteurs de *The New American Right* se reconnaissent d'une façon ou d'une autre.

Le corpus principal de notre réflexion est constitué par trois ouvrages de trois des contributeurs à *The New American Right*.

Ce sont :

- *The End of Ideology* de D. Bell publié en 1960 à New York par les Free Press et régulièrement réédité depuis. La dernière édition datant de 1988. Une édition française en a enfin été publiée par les Puf en 1997.
- *The paranoid Style in American Politics* de R. Hofstadter, recueil de textes publié pour la première fois en 1965 par l'Université de Harvard et constamment réédité depuis.
- *The unadjusted Man* de P. Viereck, publié pour la première fois en 1956 par Beacon Press et réédité en 1973.

La caractéristique commune de ces trois ouvrages est d'avoir été publiés après coup et de reprendre séparément avec d'autres textes les contributions publiées par leurs auteurs dans *The New American Right*. Leur démarche fut donc semblable et tendait encore à confirmer leur unité de vues sur le maccarthysme bien que venant d'horizons sensiblement différents.

En effet alors que R. Hofstadter est en 1955 un professeur d'histoire confirmé et déjà réputé, D. Bell s'engage tout juste dans une carrière universitaire après avoir principalement participé à la vie intellectuelle new-yorkaise en collaborant à des revues de gauche comme *The New Leader*, aux côtés de ses amis Irving Kristol, Irving Howe ou N. Glazer, alors que P. Viereck est autant un professeur d'histoire russe qu'un poète, recevant pour cela le prix Pulitzer, et étiqueté comme «néoconservateur».

centrale entre ceux qui ont leur sympathie, et qui appartiennent aux élites responsables, et ceux qui attirent pour le moins leur méfiance, qui sont pour la plupart à l'extérieur des centres vitaux de décisions, à la périphérie des systèmes centraux politiques, économiques et sociaux. Nous l'avons dit, ce qui les frappe c'est la place privilégiée des intellectuels parmi les victimes désignées. Mais pas n'importe quels intellectuels. Ils font ici un lien entre intellectuel et grand serviteur de l'État, mais pas entre intellectuel et engagement politique. En clair, avec ceux

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

qui ressembleraient le plus à ce qu'ils sont ou plutôt ont été. La figure de l'intellectuel subit dans leur discours une transformation, un ajustement. Il n'est en rien un contestataire, un généraliste défenseur de causes, mais avant tout un digne serviteur du gouvernement américain, souvent un expert, et toujours associé à l'*establishment*.

Ainsi D. Bell écrira de façon révélatrice : « Les cibles de McCarthy sont les intellectuels, particulièrement les hommes d'Harvard, les anglophiles, les internationalistes, l'armée<sup>13</sup>. » De même R. Hofstadter met en évidence, pratiquement dans les mêmes termes, « les dénonciations répétées [par les maccarthystes] des “diplômés en pantalons rayés”, les généraux de haut rang, les diplômés de l'Ivy League, les présidents des universités, les intellectuels, les classes supérieures de la Côte-Est, les professeurs de Harvard, et les membres du Phi Beta Kappa [...] »<sup>14</sup>. P. Viereck, lui aussi, tient à souligner que le mythique discours prononcé par McCarthy le jeudi 9 février 1950 au club des femmes républicaines de la ville de Wheeling (West Virginie) et qui marque son entrée tonitruante sur la scène politique et médiatique, « apparaît aujourd'hui dans sa vraie lumière : une attaque non contre le communisme mais l'aristocratie traditionaliste de l'Ivy League qui occupe statistiquement une place de choix parmi le personnel du Département d'Etat »<sup>15</sup>. McCarthy aurait effectivement affirmé à cette occasion que « les traîtres ne sont pas les moins fortunés, mais plutôt ceux qui ont tous les bénéfices que la plus riche nation de la terre a à offrir – les meilleurs logements, les meilleurs collèges, et les meilleures places au gouvernement ». Il fit aussi allusion « à ce diplomate pompeux en pantalons rayés (Dean Acheson, le secrétaire d'État du moment) et “aux jeunes gens nés avec une cuiller d'argent dans la bouche” ». Par ailleurs, ces attaques peuvent aussi bien être comprises – ce qui ne contredit pas complètement l'interprétation de P. Viereck mais ne fait pas de McCarthy un complet *outsider* ou un marginal – comme reprenant les arguments partisans habituellement développés alors par les membres du parti républicain en campagne électorale. Un des passages rapportés du fameux discours ayant d'ailleurs été identifié par les historiens comme étant emprunté à une intervention de Richard Nixon du 26 janvier 1950 devant la Chambre des Représentants. Dans le même sens, il n'y avait rien d'étonnant à l'époque dans le fait que les républicains

13. *Ibid.*, p. 111.

14. Richard Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1965, p. 84. Ivy League et Phi Beta Kappa sont les cercles plus ou moins formalisés regroupant les élèves et anciens élèves des universités les plus anciennes et les plus prestigieuses de la Côte-Est.

15. P. Viereck, « The new American Right: Radicals of “Anti-Radicalism” », in *The Unadjusted Man...*, *op. cit.*, p. 167.



aient durci leur discours contre les gens en place dans la mesure où ils avaient depuis l'arrivée au pouvoir de Roosevelt en 1933 été constamment écartés des affaires. Selon l'expression savoureuse de l'époque, étaient restés pendant près de vingt ans « le nez collé sur la vitre ».

### *Le peuple contre l'intellectuel*

Quoi qu'il en soit, cela permet de faire ressortir combien cet aspect de la rhétorique de McCarthy avait frappé, sinon fasciné, les théoriciens du néo-populisme. Ils s'identifiaient aux cibles de McCarthy. Leur conviction rétrospective d'en avoir finalement été les victimes principales les conduisit à élaborer des variations très subtiles à partir de leur interprétation psychosociologique centrale et intangible. Celle-ci faisait du ressentiment et de l'envie dirigés contre les élites traditionnellement détentrices de l'autorité – et par glissement contre le type d'intellectuels dans lesquels ils se reconnaissaient dorénavant – le ressort de la mobilisation néo-populiste des groupes ascendants en période de prospérité économique. Il s'agissait donc principalement d'une question de statut. Ainsi P. Viereck n'hésite pas à écrire :

« Parce qu'en Amérique le brutal couronnement des classes inférieures ne suffit pas psychologiquement à leur prouver qu'elles sont elles-mêmes maintenant des classes supérieures à moins qu'elles ne puissent accuser la vieille classe supérieure de ne pas suffisamment se comporter dans ses sympathies comme une classe supérieure ; c'est-à-dire, à moins qu'elles ne puissent accuser de subversion pro-prolétarienne ceux qu'elles reconnaissent à demi dans leur cœur être les vrais intellectuels et la véritable aristocratie sociale, dont ils sont nombreux à avoir accumulé des meurtrissures sociales inavouées<sup>16</sup>. »

En bref, les néo-populistes ne peuvent qu'avoir un profond ressentiment à l'égard de l'ancienne classe supérieure pour ses faiblesses pour le peuple. On retrouve alors le lieu commun qui voudrait que ce soit chez les plus favorisés que l'on recrute les plus ardents révolutionnaires. Mais ici les choses se compliquent puisque ce n'est qu'après 1954 que les théoriciens du néo-populisme en attribuent l'origine, comme on vient de le voir, aux classes nouvellement ascendantes et autoritaires alors qu'ils n'avaient pas eux-mêmes été les derniers à l'utiliser. Par exemple dans les analyses psychologiques peu amènes que certains firent de la personnalité d'Alger Hiss, ce diplomate diplômé d'Harvard et accusé d'espionnage en 1948. Mais l'affaire avait éclaté au moment où leur

16. P. Viereck, « The new American Radicalism : Mob Rule from The Jacobins to McCarthy », *The Reporter*, 30 déc. 1954 ; dans le même sens du même auteur, « Old Slums plus New Rich : The Alliance against the Elite », *New Leader*, 24 janv. 1955 et « Behind the Mask of "Anti-communism", a new nationalist Amalgam does battle with the old Ruling Class », *New Leader*, 31 janv. 1955.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

querelle avec les partisans de la gauche unie ou « frontiste » en référence à la stratégie de front populaire – incluant les communistes – battait encore son plein et lorsque McCarthy était encore un obscur sénateur du Wisconsin. Il y avait donc eu entre temps un remaniement de leur perception. Ce n'était pas le décor qui avait fondamentalement changé – il restait celui de la Guerre froide – mais le lieu d'où ils pensaient dorénavant parler et que McCarthy leur avait apparemment assigné dans ses diatribes. Encore une fois ils se percevaient maintenant comme des intellectuels libéraux, parfois capables de non-conformisme, ouverts sur le monde et ayant en charge du fait de leurs compétences les affaires du pays. En bref, ils ne reculaient pas devant l'idée de se prendre, comme il ressort du texte précédemment cité, pour une aristocratie intellectuelle malheureusement jalousée par tous les « culs-terreux » de l'Amérique profonde.

La réalité sociologique de la « classe intellectuelle » qu'ils inventaient, a pu ensuite être jugée comme assez différente. Certes il existait parmi ceux qui avaient contribué à la construction des théories du néo-populisme de brillantes personnalités néo-libérales influentes qui s'activaient dans les allées du pouvoir, dont A. Schlesinger J.-R. fut le meilleur exemple<sup>17</sup>. Incontestablement la situation des intellectuels de la génération d'après-guerre avait changé par rapport à celle de leurs aînés. Richard H. Pells souligne qu'ils n'aspiraient plus à la vie de bohème du penseur généraliste sans attaches ou du militant des années trente et se « voyaient maintenant offrir des emplois de professeurs à l'université ou d'écrivains professionnels dans les revues et les journaux ». Par ailleurs, « les États-Unis devenaient une société incroyablement plus complexe que seuls des experts bien formés et hautement spécialisés pouvaient administrer et certains intellectuels découvrirent alors que leurs talents étaient utiles au gouvernement, aux compagnies, aux fondations et aux militaires [...] ». Plus encore « des philosophes et des critiques littéraires participaient activement à la compétition culturelle avec l'Union soviétique et parcouraient le monde pour répandre la bonne parole ». Mais pour autant, nous dit-il, « leur influence était limitée, leurs revenus restaient modestes; [...] Les intellectuels d'après-guerre n'avaient pas compromis leur intégrité mais ils avaient acquis une position de classe relativement privilégiée, avec des affiliations et des obligations institutionnelles

17. Michael Wreszin.  
« Arthur Schlesinger J.-R.,  
Scholar-Activist in Cold War America,  
1946-1956 », *Salmagundi*,  
printemps-été 1984.

qui les rendaient plus dépendants et en retour plus reconnaissants envers l'ordre social établi»<sup>18</sup>.

### *Les historiens relisent l'histoire sociale des États-Unis*

Les intellectuels néo-libéraux avaient travaillé depuis le milieu des années quarante à la formation d'une perception négative du populisme. Ils s'intégraient ainsi au courant révisionniste qui, chez les historiens américains, remettait en cause la tradition intellectuelle qui avait jusque-là dominé l'historiographie sociale des États-Unis dont l'historien Charles Beard fut dans les années trente le plus éminent représentant<sup>19</sup>. On prétend en général en trouver les sources dans la conception jeffersonnienne de la démocratie. Ses adeptes tendent à voir dans les mobilisations qualifiées de populistes ou surtout se revendiquant comme populistes notamment au tournant du siècle, des expressions légitimes d'une contestation populaire des puissants. En fait, nous comprenons mieux les choses si nous disons qu'il aurait mieux valu alors traduire en français *populist* par populaire pour rester fidèle au sens entendu habituellement par les historiens libéraux ou progressistes américains du terme « populiste »<sup>20</sup>. Néanmoins le fait que le terme populiste fut et est revendiqué par des mouvements politiques et sociaux américains ne simplifie pas les choses<sup>21</sup>.

C'est donc cette tradition qualifiée de dualiste ou de classiste, pour tout dire de gauche de l'histoire sociale et des mouvements populaires de laquelle les historiens révisionnistes et les néo-libéraux sont conduits à se démarquer. Il était maintenant acquis pour eux que « populiste » renvoyait moins à peuple ou populaire qu'à populace (*rabble*<sup>22</sup>), foules et émeutes, lynchage mais surtout en pensant à l'état d'esprit provincial et étriqué de l'Amérique profonde du Sud et de l'Ouest. Pourtant, on aurait tort de simplifier à l'excès. Les néo-libéraux se réclament toujours d'une tradition de gauche, notamment du *New Deal*. Simplement il faut avoir en tête le contexte américain. Comme l'affirmait D. Bell dans l'extrait cité plus haut, il n'avait jamais existé aux États-Unis, à la différence de l'Europe, de liens intimes ou organisationnels entre la gauche intellectuelle et le mouvement ouvrier ou social ou, encore, le monde syndical. De plus, leur querelle avec les héritiers du « frontisme » les avait conduits à revendiquer bien haut leur autonomie et à faire de l'action et de la responsabilité individuelle le credo des intellectuels. Ils

18. Richard H. Pells, *The liberal Mind in a conservative Age*, Middletown, Wesleyan University Press, 1989, p. 120.

19. Charles Beard, *An economic Interpretation of the Constitution*, New York, Mcmillan, 1913; John D. Hicks, *The populist Revolt: A History of the Farmer's Alliance and the People's Party*, Minneapolis, The University of Minnesota Press, 1931; Leur critique: R. Hofstadter, *The progressive Historians: Turner, Beard, Parrington*, New York, Alfred A. Knopf, 1968.

20. En 1999, le *Webster Dictionary* donne encore les deux sens suivants à *populist*: 1- *a believer in the rights, wisdom, or virtues of the common people*; 2- *a member of a political party claiming to represent the common people*; plus spécifiquement: *A member of a U.S. political party formed in 1891 primarily to represent agrarian interests and to advocate the free coinage of silver and government control of monopolies*.

21. Voir par exemple sur le plus célèbre d'entre eux Gene Clanton, *Populism, the humane Preference in America, 1890-1900*, Boston, Twayne, 1991.

22. Le terme signifie: « foule désorganisée de gens » et aussi se rapporte à « la classe la plus basse du peuple ». Voir son usage à propos du populisme et du maccarthysme dans l'article de Will Herberg, « Government by Rabble-Rousing », *New Leader*, 18 janv. 1954. De façon significative l'auteur fait une différence entre l'appel au peuple pratiqué par F. D. Roosevelt pendant le *New Deal* et le type de celui auquel se livrait McCarthy. Il nous dit que le premier était, tel Périclès, un *Gentleman*, alors que le second n'était jamais qu'un rustre (*clod*).

## DOSSIER

Sciences du politique

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

23. R. Hofstadter, *The American political Tradition*, New York, Alfred A. Knopf, 1948; *The Age of Reform*, New York, Alfred A. Knopf, 1955.

24. Louis Hartz, *The liberal Tradition in America*, New York, Harcourt, Brace & World, 1955.

25. On peut en voir une illustration dans le numéro 56 d'octobre-décembre 1997 de la revue *Vingtième siècle* intitulée « les populismes ». La vision négative qui en ressort laisse pourtant percer chez certains auteurs une interrogation sur la possible réévaluation sinon réhabilitation du populisme, mais en conservant en référence les mouvements qui depuis les années cinquante ont servi à illustrer et à consolider cette même vision si loin maintenant des mouvements populistes américains du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce questionnement est comme un écho assourdi de la dérive intellectuelle de la revue marginale américaine *Telos* que l'on peut qualifier sans exagération de rouge-brun et qui revendique bien haut le titre de populiste en en assumant le sens habituellement compris comme négatif. Voir les numéros 103 et 104 de 1995 consacrés au populisme où les auteurs voient dans la ligue du nord italienne un modèle. Cette revue participe aussi d'un courant visant à réhabiliter le maccarthysme. Ainsi des historiens ultraconservateurs, forts de l'ouverture d'archives aussi bien américaines que soviétiques, soutiennent la thèse du sérieux de la « menace communiste » aux États-Unis dans les années cinquante. Ils prétendent sur cette base mettre à nouveau en cause les libéraux qui auraient sciemment contribué à en minimiser la réalité en agitant l'épouvantail McCarthy. Celui-ci aurait dit la vérité, même si à leurs yeux, ses méthodes restent condamnables et *l'Establishment* aurait tout fait pour étouffer le scandale que l'importance de « l'infiltration communiste » dans l'administration n'aurait pas manqué de provoquer.

affirmaient ainsi leur rupture avec le parti communiste et surtout avec le stalinisme dont ils avaient systématisé la critique dans la théorie du totalitarisme qu'ils avaient élaborée et livrée au public cultivé dans leurs revues *Partisan* et *Commentary*. En fait, l'ouvriérisme sous toutes ses formes leur faisait dorénavant horreur, autant dans le domaine de la pensée ou de l'action politique que dans celui de la littérature ou de l'esthétique. Pour cette raison, parmi d'autres, il s'imposa à eux de repenser l'histoire de la gauche libérale en la détachant d'une tradition « populiste » qui la hantait. R. Hofstadter dans *The American Political Tradition* et *The Age of Reform*<sup>23</sup> et Louis Hartz avec *The Liberal Tradition in America*<sup>24</sup> apportent des contributions décisives et souvent originales à cette entreprise. Ils ne voulaient plus voir dans le populisme que des façons de faire et de penser médiocres, souvent irresponsables et toujours vulgaires, haineuses et rétrogrades. Les néo-libéraux le jugeaient maintenant sans indulgence et découvraient à travers les analyses historiques de ses manifestations qu'il rimait le plus souvent avec la peur de la modernité et de l'étranger, l'intolérance, le racisme anti-noir et l'antisémitisme. Ils ne se sentaient plus guère de parenté avec lui et refusaient dorénavant d'en assumer pour l'essentiel l'héritage.

### Maccarthysme et théorie du populisme

Mais c'est le maccarthysme et ce que les néo-libéraux comprendront sous ce nom, qui permit de construire une théorie plus achevée du populisme. Ils feront surgir une généalogie du maccarthysme qui se confondra avec une histoire régressive du populisme américain en y intégrant toutes sortes de mouvements sociaux notamment ceux du Centre-Ouest, comme ceux animés par Huey Long, le père Coughlin ou La Folette, dans le Wisconsin, justement l'État dont McCarthy était l'élu. Il va dès lors se créer un lien indissoluble et indémêlable dans l'ordre du discours entre maccarthysme et populisme qui va jusqu'à maintenant fixer le sens péjoratif pris par ce terme aux États-Unis et ailleurs<sup>25</sup>. Cela, bien que des historiens comme Comer Vann Woodward mirent assez rapidement en évidence la fragilité des fondements même de l'interprétation qui, tout en établissant une filiation entre le populisme et le maccarthysme, étendait à tous les mouvements passés dès lors qualifiés de populistes les traits d'un

provincialisme borné et ceux plus détestables encore du racisme et de l'antisémitisme. Pour C. Vann Woodward au contraire l'originalité du mouvement populiste du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, pris dans un sens selon lui plus respectueux de l'histoire, était son implantation essentiellement dans le Sud des États-Unis où ses dirigeants s'y seraient justement singularisés par une résistance active aux idées et aux pratiques racistes qui y avaient cours<sup>26</sup>. Par ailleurs, le racisme et l'antisémitisme étaient absents, et ce n'était pas le moindre paradoxe, du discours de McCarthy lui-même. Celui-ci, bien qu'Irlandais et catholique a comme on l'a vu plus haut pris la manie, à laquelle il va s'adonner pendant toute sa « carrière » publique, de s'en prendre en priorité aux membres *WAPS* (Américains blancs, protestants et d'origine anglo-saxonne) de l'*establishment*.

### *Le maccarthysme comme mouvement social*

Qualifier de populiste le phénomène qui semblait s'être constitué sous la dénomination de maccarthysme et qui leur inspirait une profonde répulsion – bien qu'on ait pu leur reprocher d'avoir activement contribué à la constitution des conditions langagières de sa possibilité – s'était alors tout naturellement imposé aux néo-libéraux comme une association allant de soi. Pourtant, fallait-il encore montrer que le maccarthysme était un mouvement social. En effet, l'idée de populisme suppose celle de mobilisation, sinon du « peuple », tout du moins de classes ou de groupes sociaux suffisamment nombreux et identifiables à travers des démonstrations politiques quelles soient violentes ou simplement visibles. Qu'il s'agisse de pétitions ou de manifestations de rue ou encore de mobilisations électorales significatives. Pour que l'on puisse parler de populisme à propos d'un mouvement politique ou social, faut-il encore que ce mouvement soit de nature essentiellement périphérique, qu'il rassemble des groupes sociaux ou une masse plus hétérogène de personnes autour de revendications ou de simples récriminations qui peuvent être dirigées contre d'autres groupes désignés comme menaçant leurs intérêts, ou les détenteurs réels ou supposés du pouvoir, le plus souvent les deux à la fois. Du coup la présence à la tête du mouvement d'un leader à la forte personnalité et que l'on qualifie généralement de démagogue est une condition essentielle pour pouvoir parler d'un mouvement comme populiste mais, on vient de le voir, non suffisante. L'homologie entre populisme et

Voir Harvey Klehr, John Earl Haynes et Fridrikh Firsov, *The Secret World of American Communism*, Yale University Press, 1995 et la polémique qui s'ensuivit dans le *New York Times* (voir l'éditorial du 23 octobre 1998).

26. C. Vann Woodward, « The Populist Heritage and the Intellectual », *American Scholar*, hiver 1959-1960.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

maccarthysme sur laquelle travaillaient les néo-libéraux, les conduisit donc assez naturellement à devoir identifier les groupes qui étaient censés lui apporter un soutien actif. Mais, dans la mesure où dans leur construction langagière, populisme et maccarthysme se renforçaient mutuellement, le maccarthysme qui est alors l'objet principal de leur réflexion, deviendra une expression sublimée du populisme, tirant ainsi paradoxalement profit de ses caractéristiques originales.

En effet, à la différence de mouvements dits populistes du passé le maccarthysme ne pouvait être saisi dans un programme revendicatif économique, social ou même politique censé rallier des individus, des groupes ou même des classes sociales entières sur la base d'une identification objective aux intérêts bien compris de ceux-ci. Après tout, McCarthy s'en est toujours tenu à une seule et unique obsession, la dénonciation inlassable d'une conspiration d'inspiration étrangère au sein des plus hautes sphères. Il pouvait même, après coup, paraître étonnant qu'une telle controverse entretenue sur la sécurité nationale et tirant ses arguments de la politique étrangère des États-Unis ait suscité une telle attention du public, sauf à y voir les effets de l'incomparable talent de bateleur de McCarthy.

Pour surmonter cette contradiction, les intellectuels néo-libéraux imaginèrent une astucieuse corrélation entre la prospérité économique du moment et la montée de l'anxiété liée à des incertitudes touchant le vécu par certains de leur statut ou plutôt de leur incertitude quant à ce statut. C'est ce qu'uniment les néo-libéraux comme D. Bell, S. M. Lipset, R. Hofstadter ou P. Viereck appelèrent la « politique de statut » qu'ils opposèrent aux politiques classistes fondées sur les intérêts. Mais pour maintenir l'analogie entre maccarthysme et populisme, ils furent tenus – et ne se firent pas prier – pour dresser rituellement la liste hétérogène de ceux que McCarthy était censé représenter et qui par la manifestation supposée de leur soutien constituaient le « mouvement maccarthyste ». Plus précisément, c'est la structure que forme sur ce thème les contributions originales et croisées de ces auteurs, qui impose un lien fort et indissoluble entre maccarthysme et populisme, même si chacune d'entre elles ne permet pas toujours de conclure à l'évidence de ce lien. C'est donc la conjugaison des points de vue distincts de chacun des auteurs qui va indiquer un point de

convergence où la figure du maccarthysme et celle du populisme viendront coïncider.

*Mais qui sont les maccarthystes ?*

Ils dressent ainsi le type idéal du maccarthyste. Mais ils doivent ici faire preuve de plus d'imagination que dans l'identification des cibles ou victimes, dans la mesure où celles-ci étaient nommément désignées par McCarthy et les autres inquisiteurs qui animaient les commissions et comités chargés de veiller à la «sécurité intérieure des États-Unis». Cette latitude dans l'identification des soutiens à McCarthy en révèle bien davantage sur l'imaginaire social des intellectuels néo-libéraux. Ils dressent ainsi un inventaire des types sociaux qu'ils désignent comme leur faisant horreur. Ceux qu'ils n'auraient pas voulu avoir pour amis, pour lesquels ils refusent d'être pris, eux les intellectuels responsables qui viennent de se découvrir une vocation d'*insider*. Pourtant en soi cela ne suffit pas à faire du maccarthysme un populisme, ou plus précisément, à pouvoir le relier à la tradition populiste américaine avec laquelle les néo-libéraux, il faut le rappeler, ont eux-mêmes des affinités. Voir dans les maccarthystes la lie de la société pouvait avoir l'effet inverse, les distinguer de cette tradition. C'est donc uniquement dans les jeux de sens liés aux interprétations diverses des auteurs et fondés sur la diversité de leurs points de vue que cette assimilation va finalement se faire.

Tout d'abord, pour tous, les soutiens à McCarthy forment une alliance hétérogène et quasiment contre-nature entre une fraction des classes supérieures décadente et une classe moyenne inférieure montante peu éduquée et déboussolée. Les raisons du soutien ou de l'identification à McCarthy seront trouvées dans les profondeurs de la psychologie des acteurs et non dans leurs intérêts matériels et immédiats, dépassant les conflits classistes ou ethniques. Mais, au-delà de cet accord, les approches divergent : si D. Bell ramène tout à la question des statuts, R. Hofstadter voit dans l'exception américaine et la question de l'américanité la clef des comportements, P. Viereck fait du ressentiment contre les possédants la variable décisive. Ainsi pour D. Bell la «droite radicale» qui soutient McCarthy est faite :

« de groupes qui forment un étrange assemblage : une fine strate de patriciens aigris comme Archibald Roosevelt, le dernier fils vivant de Theodore Roosevelt mobilisés autour de

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

l'image décrépie d'un américain plein de santé défiant une Europe décadente; celle des «nouveaux riches» issus de spéculations audacieuses – ventes de voitures et trafic dans l'immobilier – qui voudraient avoir l'assurance psychologique, qu'à l'image de leurs parents, ils ont bien mérité leur richesse et ne l'ont pas acquise (comme c'est pourtant le cas), grâce à l'aide du gouvernement et qui craignent que les impôts ne la leur reprennent; la strate des classes moyennes montantes des différents groupes ethniques, essentiellement les Irlandais et les Allemands qui veulent prouver à toute force leur américanisme (particulièrement les allemands du fait du soupçon de leur manque de loyauté pendant la seconde guerre mondiale); et, finalement, fait unique dans l'histoire culturelle des États-Unis, un petit groupe d'intellectuels, parmi eux des ex-communistes ulcérés, qui, pivotant sur McCarthy, s'en prirent au libéralisme en général<sup>27</sup>.»

Les maccarthystes forment ici un ramassis de gens appartenant à des groupes minoritaires, peu éduqués, vulgaires, malhonnêtes, peu scrupuleux, ayant pu faire preuve d'un manque de loyauté à l'égard des États-Unis ou pire, des intellectuels dévoyés (des ex-communistes qui non seulement ont été communistes mais sont des renégats<sup>28</sup>), qui ont tous quelque chose à se reprocher ou plutôt à se faire pardonner. On a bien là une populace, peut-être un populisme si l'on donne au terme un sens très péjoratif, mais non si l'on prétend maintenir un lien avec les mouvements populistes traditionnels mobilisant les plus modestes contre les gros. Pour R. Hofstadter: «Le type des vieux américains déclassés et les nouveaux éléments ethniques si avides d'assurer leur américanité peuvent converger contre les libéraux, l'esprit critique, les différentes sortes de non-conformisme, aussi bien que contre les communistes ou ceux soupçonnés de l'être. [...]» L'essentiel, pour ceux qu'il appelle les pseudo conservateurs, tient dans la possibilité que le maccarthysme leur offre de «[...] réassurer, mais surtout de proclamer haut et fort leur propre loyauté à l'égard des États-Unis»<sup>29</sup>. par le biais de la dénonciation publique de complots, d'espions, de traîtres, véritable «thérapie sociale», cela, «en hurlant des accusations, en écrivant des lettres aux membres du Congrès et aux journaux et en dépensant une énergie émotionnelle dans une croisade pour des causes qui ne leur rapportent rien sur le plan matériel».

Là encore, si le maccarthysme se résume dans un «comportement autoritaire qui serait passé de l'antisémitisme et la haine des noirs à l'anti-intellectualisme et à la réprobation militante des manifestations de non-

27. D. Bell. *The End...*, op. cit., p. 111.

28. Il existe toute une littérature sur les ex-communistes. Voir par exemple, Bernard DeVoto, «The Ex-Communists», *The Atlantic Monthly*, n° 2, 1951.

29. R. Hofstadter, *The Paranoid Style...*, op. cit., pp. 60-61.



conformisme», le lien avec la tradition populiste devient très ténu, même si pour l'auteur cette transformation revient au simple « passage pour un américain moyen d'une Ford à une Buick<sup>30</sup> ».

### *La haine de « l'homme à la Buick »*

C'est P. Viereck qui, tout en se référant pratiquement aux mêmes catégories censées soutenir McCarthy, mais en les agençant dans un autre dispositif, va donner le tour qui seul, permet de confondre maccarthysme et populisme. Pour lui, la nouvelle droite néo-populiste qui se reconnaît dans McCarthy, repose sur le ressentiment contre l'« aristocratie de la Côte-Est qui domine le gouvernement et la vie intellectuelle ». Ce ressentiment a « une telle force émotionnelle » qu'il peut unir :

« dans l'Ouest, pauvres et riches, chasseurs de capitalistes et grosses fortunes. C'est-à-dire la gauche populiste des jamais-contents (brûleurs de granges de toujours et ceux qui se défient des intellos anglicisés de la ville) et la droite industrielle des nationalistes du *Chicago Tribune*. Tous ces groupes de l'Ouest sont principalement protestants. Ils ressentent tous l'Est comme internationaliste, sur éduqué, prétentieux. L'Est a aussi ses *status-resenters*. Le ressentiment des Irlandais catholiques des classes moyennes inférieures du Sud de Boston contre les institutions comme Harvard et Yale, pour eux symboles à la fois du communisme et de la ploutocratie, en est emblématique<sup>31</sup>. »

Un peu plus loin, P. Viereck va forcer le trait et trouver une formule lapidaire qui marque le caractère répulsif de cette union,

« de nouveaux prétendants au pouvoir, incluant les nouveaux riches d'origine plébéienne de l'Ouest (Chicago, Texas, Détroit), et leur large et crédule base de masse de l'Est, une alliance entre les bouseux de l'Ouest et ceux qui s'entassent dans les taudis de l'Est (*alliance between Western Sticks and Eastern Slums*)<sup>32</sup>. »

Cette formule assassine ne manqua pas d'être critiquée à droite mais aussi à gauche, si bien que dans un autre article, P. Viereck précisa sa pensée en cherchant à tirer tout le profit rhétorique de son saisissant amalgame. Tout d'abord, ce ramassis hétéroclite de mécontents était purement réactif. Il n'a pu être identifié que dans la mesure où un McCarthy avait donné à ces envieux de tous poils, l'opportunité de manifester ensemble leurs aigreurs contre les *insiders* dont ils jalourent le statut.

Pourtant, et c'est là l'argument décisif, cette alliance est finalement fondamentalement plus anticapitaliste qu'anti-communiste, car :

30. *Ibid.*, p. 61.

31. P. Viereck, « The new American Right », in *The Unadjusted Man*, *op. cit.*, p. 171.

32. P. Viereck, « Old Slums... », *op. cit.*, p. 172.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

«ce que cache le mot codé d'“anticommunisme”, particulièrement à ceux qui l'utilisent, c'est leur rage contre les deux bêtes noires de tous les populistes anciens comme actuels : Wall Street et le gentleman anglais. Pourquoi les néopopulistes doivent-ils cacher cette rage ? En partie, parce que ces dominés d'hier conduisent aujourd'hui des Buicks (pas encore des Cadillacs, mais dans pas longtemps des Chevrolets) sur la voie rapide. Leur quête de reconnaissance par leurs voisins républicains et épiscopiens les oblige à utiliser des mots respectables comme “anticommunisme” et “pro-capitalisme” pour cacher leur anticapitalisme radical dont ils ne se sont pas défaits et qui nourrit leurs ressentiments [...]».

Mais à qui la faute ? Et le propos de P. Viereck qui s'inscrit plutôt dans la tradition conservatrice modérée se fait alors ironique à l'égard de ses amis néo-libéraux. Au fond des choses, l'association contre laquelle réagissent les maccarthystes, est l'alliance néo-conservatrice de Wall Street et du *New Deal*, que les néo-libéraux ne sauraient plus longtemps cacher sous un vocabulaire populiste traditionnel à gauche. Ceci explique la violence du ressentiment des maccarthystes contre «ce dispositif du registre social américain où se chevauchent Wall Street et le *New Deal*.» Après tout,

«[...] pourquoi la haine la plus ardente de l'aile droite néo-populiste ne s'exerce-t-elle pas contre le communisme mais contre ces millionnaires qui soutiennent des réformes sociales modérées (Stevenson, Acheson, Harriman, Chester Bowles, et Eisenhower lui-même) ? Parce que ces millionnaires éclairés offrent l'ambiguïté *nécessaire* de personnifier la combinaison de boucs émissaires autrement séparés, Wall Street et le *New Deal*<sup>33</sup> ».

L'époque est donc celle des faux-semblants, des discours qu'il faut décoder pour rendre compte des sentiments réels des acteurs qu'ils en soient conscients ou non. P. Viereck tire alors les conclusions qui, selon lui, s'imposent si l'on admet, comme il l'a montré, qu'il existe des «racines populistes de gauche au maccarthysme». Bien sûr,

«les libéraux inflexibles furent irrités d'être découverts exactement dans le même camp que Wall Street, le camp du conservatisme anti-populiste internationaliste (pour autant des libéraux se réconcilièrent avec Wall Street en justifiant par leurs écrits, parfois raisonnablement et parfois avec une flagornerie manquant de dignité, les grands requins des affaires et la haute finance). Pourtant les autres libéraux et *New Dealers* furent mécontents des attaques contre le maccarthysme qui pouvaient aussi se révéler comme un abattoir pour deux de leurs vaches sacrées : l'égalitarisme et le mouvement populiste et progressiste. En Amérique, vous pouvez parfois attaquer en

33. *Ibid.*, p. 197.

toute impunité l'éthique et les comportements politiques d'un ennemi intolérant et inquisiteur. Mais gardez-vous de critiquer les *clichés* d'un ami libéral et tolérant<sup>34</sup>.»

### *Locaux et cosmopolites*

En définissant ainsi le maccarthysme, comme un néo-populisme reposant sur un agrégat hétérogène de groupes très minoritaires et somme toute marginaux, les néo-libéraux le repoussaient, ainsi que par contamination, toutes les autres formes de mobilisations populaires ou sociales, dans une périphérie lointaine de la société américaine par rapport au centre réel du pouvoir de décision. Loin des véritables responsabilités auxquelles ils se sentaient aujourd'hui associés. Ainsi, R. Hofstadter généralisa plus tard dans cet esprit l'opposition entre locaux et cosmopolites. Et si, locaux et cosmopolites sont également « engagés dans la politique », les premiers « connaissent une limite particulière dans leur volonté de restaurer les vertus élémentaires d'une époque révolue et leur sentiment de mener un combat pour une cause perdue »<sup>35</sup>.

Ainsi, il semblait bien difficile de dire qui étaient les maccarthystes sans en revenir inévitablement à un discours sur ceux que nous désignons avec d'autres depuis le début de ce texte du nom de néo-libéraux et qui se sont présentés par leurs écrits comme les victimes désignées de McCarthy. Mais aussi, leur réflexion les a conduits à théoriser leur position et à conclure, avec une belle unanimité, comme leur recommandait sans ambages P. Viereck de renoncer, aussi coûteux que cela est pu être pour certains d'entre eux, à la tradition populiste de gauche. Où la gauche pouvait-elle bien trouver sa légitimité politique en s'abstenant de toute référence au peuple, qui était pour l'essentiel à leurs yeux, devenu depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, une immense classe moyenne, domestiquée et asservie à la société de consommation, cultivant le « bonheur privé » devant la télévision, en lisant des *comics*, dans leur pavillon acheté à crédit dans des tentaculaires *suburbs* ? Si le danger révolutionnaire semblait maintenant écarté, il n'y avait dorénavant rien à attendre de ce peuple aliéné de la société de masse à l'américaine, replié sur lui-même, qui traduisait son anxiété quant à son statut par un soutien à l'ultime avatar du populisme que MacCarthy symbolisait pour les néo-libéraux.

La solution était dans l'intelligence, la révérence absolue à l'égard du savoir, de la science, de l'art, des choses de

34. *Ibid.*, p. 211.

35. R. Hofstadter, *The Paranoid Style...*, op. cit., p. 89.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard

*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

l'esprit en général et une conscience aiguë des enjeux internationaux à l'horizon de la guerre thermonucléaire. Les libéraux pensaient bien alors faire un choix en rompant avec le cordon ombilical qu'avait toujours représenté la référence obligée au peuple qui avait tourné à l'aigre avec les totalitarismes et finalement avec le maccarthysme qui objectivait le visage le plus hideux du peuple.

### **Le destin d'une interprétation**

Les intellectuels néo-libéraux avaient eu dans la logique de leur position et de leur argumentation l'impérieux besoin de voir dans le maccarthysme un mouvement populiste. Or, la rapidité avec laquelle ils soutinrent dans un bel ensemble cette interprétation à peine McCarthy avait-il été censuré par le Sénat le 2 décembre 1954, contraste avec le scepticisme général qui l'entoure depuis. Il est bien évident qu'ils en avaient ainsi plus dit sur eux-mêmes que sur le maccarthysme. Pourtant, cette interprétation a une place paradoxale dans le dispositif où elle s'inscrit. Autant l'on pouvait voir et ensuite démontrer le peu de sérieux scientifique de cette interprétation, autant elle manifestait en elle-même un ralliement explicite à une éthique scientifique qui concourait à l'essor que les sciences sociales ou les disciplines qualifiées de béhavioralistes connurent jusqu'au tournant des années soixante. Elle fondait dans un mouvement spectaculaire, la mise en scène de l'arrachement des sciences sociales et notamment de la science politique au social ou plus explicitement à l'idéologie irrémédiablement associée à la figure du populisme. Les sciences sociales, comme la vie intellectuelle, si elles ne se faisaient pas contre le peuple, se passeraient dorénavant de lui ou de toute référence explicite à lui. Une légende tenace veut d'ailleurs que l'on ait alors choisi pour cette raison de généraliser l'usage de l'expression « sciences béhavioralistes » plutôt que celui de sciences sociales qui pouvait encore faire penser à socialisme ou simplement à un quelconque engagement social.

Ainsi, Terence Ball, un historien de la science politique américaine écrit sur le climat qui règne à l'époque sur ce point : « certains pourtant virent dans les sciences sociales le spectre du socialisme scientifique du genre soviétique [en note l'auteur cite en référence un débat de 1952 à la Chambre des représentants]. Ce morceau de confusion sémantique conduisit plus tard certains spécialistes des

sciences sociales à se présenter eux-mêmes comme des “béhavioralistes” (*Behavioral scientists*), en espérant échapper au stigmatisme socialiste. Mais si ce stigmatisme fut aisément écarté, d’autres ne le furent pas. L’image du spécialiste des sciences sociales comme fouineur, ou comme «travailleur social ou autre chose du même genre “persista dans l’imaginaire populaire”<sup>36</sup>.» Si l’on remonte dans le temps, on s’aperçoit qu’en fait T. Ball a rencontré cette histoire chez David Easton qui la raconte ainsi en 1962: «Il demeure le problème de savoir pourquoi, à ce moment précis de notre histoire une partie significative des sciences sociales fut alors appelée sciences béhavioralistes. À l’origine, il se pourrait bien que le concept soit le fruit d’un accident. Au moment où une commission du Sénat examinait la nécessité d’une fondation nationale pour la science visant à stimuler et à apporter des fonds à la recherche, les responsables des sciences sociales mirent le paquet en vue de l’inclusion de leurs disciplines dans le champ de la législation proposée. Que ce soit le fait d’une véritable erreur ou d’un projet, il n’en reste pas moins qu’il y eut quelques sénateurs pour continuer à parler de science sociale comme de science socialiste. Pour tuer dans l’œuf toute confusion, l’énoncé “behavioraliste” est dit avoir été fabriqué en référence à tout système de comportement (*behavioral*) vivant, aussi bien biologique que social, l’idée sous-jacente étant qu’il devait servir à identifier ces aspects des sciences sociales qui pouvaient rentrer sous les auspices d’une fondation consacrée au soutien des sciences dures [...] Que les origines de cette histoire soit apocryphe [...] n’est pas, bien sûr décisif<sup>37</sup>.»

Pourtant, l’interprétation du maccarthysme par les néo-libéraux comme étant un populisme fut ensuite, méthodiquement et régulièrement récusée, tout en servant toujours de référence obligée bien que critiquée.

### *La science politique et le maccarthysme*

Tout d’abord les chercheurs que l’on considère plutôt aujourd’hui comme d’éminents politistes comme S. M. Lipset, D. Riesman ou D. Bell étaient désignés exclusivement comme sociologues dans les notices biographiques. Le seul nom du sociologue T. Parsons donnait une teinte à l’interprétation qui aurait ignoré la vraie dimension politique du phénomène. Ainsi en 1966, Earl Latham pouvait écrire à propos des interprétations du maccarthysme que les «politistes avaient été

36. Terence Ball, « American political Science in its postwar political Context », in James Farr and Raymond Seidelman (éd.), *Discipline and History*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1993, p. 214.

37. David Easton, « The current Meaning of “Behavioralism” in political Science », in James C. Charlesworth (éd.), *The Limits of Behavioralism in Political Science*, Philadelphia, The American Academy of Political and Social Science, 1962, p. 14.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

particulièrement négligents en ne le traitant pas comme un problème politique de la plus haute importance, et la plupart des écrits sur le sujet avaient été réalisés par des sociologues, des historiens et des littéraires<sup>38</sup>».

Mais les spécialistes de sociologie électorale reprochèrent aussi très vite aux néo-libéraux de n'avoir fait que des interprétations littéraires ne reposant que sur de rares travaux empiriques. Cette discipline devait aussi d'une certaine façon ses progrès au maccarthysme. En effet, les élections « critiques » de 1952 furent l'occasion de recherches qui montrèrent que le peuple qu'ils avaient décrit comme soutien à McCarthy se révélait être introuvable. Il ne semblait pas exister de corrélation évidente entre intolérance et vote pour McCarthy. Plus encore les ouvriers et les employés ne formaient pas une masse évidente de soutien à ses méthodes. En fait, si le faible niveau d'éducation était bien un indice significatif d'adhésion, la variable décisive apparaissait être celle du degré d'insertion sociale, les meilleurs clients de McCarthy se recrutant parmi les petits patrons individualistes, rebelles à l'impôt, autant hostiles aux grandes firmes qu'aux syndicats ouvriers et aux deux grands partis politiques, qui pouvaient avoir le sentiment de ne pas avoir leur place dans l'Amérique en expansion de l'après-guerre. En clair, l'alliance contradictoire entre ex-classes populaires en voie d'ascension sociale et nouveaux riches apparaissait comme un véritable mythe. Les comportements classistes ne semblaient pas avoir disparu de la scène politique américaine et la « politique des statuts » n'avait jamais existé que dans l'imagination des néo-libéraux<sup>39</sup>.

Plus encore les progrès de la sociologie électorale « sérieuse » rendaient les spécialistes des comportements électoraux très sceptiques sur une claire identification des soutiens supposés à McCarthy par rapport aux thèses développées par ce dernier notamment en matière de politique étrangère, qu'ils étaient censés expressément partager. C'était ignorer combien les motivations des électeurs par exemple sont souvent fort éloignées des idées développées par ceux auxquels ils donnent leurs votes. En cela, on ne pouvait pas être vraiment étonné en découvrant que les interprétations des intellectuels néo-libéraux étaient marquées par un biais trouvant clairement sa source dans la sur-politisation de leur compréhension habituelle de la réalité sociale. Une sur-politisation qui leur avait fait croire que tous ceux

38. Earl Latham,  
*The Communist Controversy  
in Washington*, Cambridge,  
Mass., Harvard University Press, 1966,  
p. 409.

39. Voir notamment, Martin Trow,  
« Small Business, political tolerance,  
and support for McCarthy »,  
*The American Journal of Sociology*,  
vol. 64, n° 3, 1958, pp. 270-281.  
Il synthétise les résultats d'une enquête,  
corrélée avec de nombreuses  
autres, menée en 1954 à Bennington  
dans le Vermont par des chercheurs  
de Columbia.

qu'ils décrivaient comme soutenant McCarthy et ses méthodes le faisaient avec une claire adhésion aux buts qu'ils prêtaient à ce dernier en partageant, par exemple de façon conséquente sa haine des intellectuels.

Le style paranoïaque de la politique américaine dont le maccarthysme était pour R. Hofstadter la plus parfaite illustration était en ce sens pour une part le leur. Non seulement les intellectuels faisaient leur deuil d'une communion avec le peuple mais à y regarder de plus près, ils avaient eu l'impression que c'était aussi le peuple qui s'était écarté d'eux. Ainsi ils éprouvaient clairement le sentiment d'être incapables de « mobiliser les masses » pour des causes pouvant apparaître comme trop abstraites et pourtant parfaitement légitimes, notamment en matière de politique internationale, laissant ainsi un champ d'action au premier démagogue venu dans lequel les mécontents de tous poils se reconnaissaient<sup>40</sup>.

Le caractère émotionnel, partiel et largement lié à la culture d'engagement politique qui était la tradition fondamentale dont étaient issus la plupart des intellectuels néo-libéraux ne put, le temps passant, plus longtemps échapper à la perspicacité des politistes « sérieux ». Le rôle de la presse et des médias en général que McCarthy avait admirablement su utiliser, ne renvoyait pas à une mobilisation politique classique, comme les néo-libéraux aimaient le croire, pour les besoins de leur démonstration. Il s'agissait plutôt d'un vaste public hétérogène et indifférencié de badauds rameutés par les gros titres qui suivaient avec une avidité grandissante le feuilleton qu'un impayable bateleur avait su pendant près de quatre ans leur proposer, en les tenant en haleine à coup de révélations continuellement promises et toujours plus sensationnelles, cela bien évidemment dans un contexte de guerre froide naissante qui s'y prêtait du fait de la dramatisation des enjeux politiques internationaux et nationaux auxquels personne ne pouvait être totalement indifférent<sup>41</sup>. Dans ce sens, pour les politistes, réflexion faite, le maccarthysme n'échappait en rien à la politique politicienne, à la vie politique de tous les jours (*conventional politics*) comme les intellectuels néo-libéraux l'avaient péremptoirement affirmé avec leur théorie centrale aux apparences sociologiques de la « politique des statuts » qui se serait substituée à celle dites des intérêts.

Nelson Polsby fut le premier à en proposer une lecture politique des plus classiques<sup>42</sup>. Pour lui, l'action de

40. Cet argument est explicitement développé par David Riesman et Nathan Glazer dans l'article, « The Intellectuals and the discontented Classes » publié en 1955 dans *Partisan Review*, vol. 22, n° 1, pp. 47-72 et repris ensuite dans D. Bell, *The New American Right*, op. cit.

41. Voir sur ce point, Edwin R. Bayley, *Joe McCarthy and the Press*, Madison, University of Wisconsin Press, 1981.

42. Nelson Polsby, « Towards an Explanation of McCarthyism », *Political Studies*, oct. 1960, pp. 250-271.

## DOSSIER

Sciences du politique

Yves Viltard

*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

McCarthy s'intégrait fort bien dans la politique du parti républicain trop longtemps écarté des responsabilités et prêt à utiliser toutes les armes contre l'adversaire démocrate, notamment après les élections de 1946 qui s'étaient montrées prometteuses, la victoire inattendue de Truman en 1948 ayant en retour suscité une déception proche du désarroi dans ses rangs, envenimant les relations entre les deux partis et produisant des ruptures du consensus et des politiques bipartisanes, notamment en politique étrangère. L'influence de McCarthy s'exerçait donc principalement chez les américains se reconnaissant majoritairement dans le parti républicain qui n'avait jamais digéré la venue au pouvoir de Roosevelt, « This man ». McCarthy perdit ainsi de son utilité lorsque Eisenhower accéda au pouvoir en 1952 et devint même carrément encombrant en poursuivant de façon aberrante ses attaques contre l'administration républicaine et plus encore contre l'armée. On se résolut donc en 1954, à s'en débarrasser au vu de sa médiocre intelligence des conjonctures politiques. Il aurait ainsi fait son temps et la thèse populiste se trouvait alors bel et bien récusée<sup>43</sup>. Le courant dans la recherche trouvant dans la politique politicienne une explication décisive du maccarthysme trouva son apogée avec l'étude minutieuse des relations de McCarthy avec le Sénat par Robert Griffith<sup>44</sup>.

### *Peut-on sauver le populisme ?*

Il fallut attendre la fin des années soixante avec la poussée radicale dans la recherche pour que la question même du populisme fasse son retour dans une critique explicite et se voulant sans concession, des initiateurs de l'interprétation néo-conservatrice du maccarthysme. La révision décisive de la thèse des auteurs de *The radical Right* fut entreprise par Michael Rogin dans *The Intellectuals and McCarthy* publié en 1967<sup>45</sup>. Elle se conjugua avec un réexamen des responsabilités de l'administration démocrate et plus précisément de Truman, qui par ses initiatives politiques aussi bien que juridiques autant sur le plan intérieur qu'international, avait dès le printemps 1947, contribué principalement à l'instauration du climat de peur et de chasse aux sorcières qui caractérise le climat général que l'on nomme depuis du nom de maccarthysme<sup>46</sup>.

L'extrême-gauche universitaire dans sa tentative pour renouer le fil si longtemps interrompu avec le mouvement social et par conséquent avec la tradition populiste et progressiste qui remontait aux années trente et plus encore à

43. Cette vision toute politicienne et utilitariste du maccarthysme fut soutenue par E. Latham dans *The Communist Controversy...*, *op. cit.*, pp. 400-425.

44. Robert Griffith, *The Politics of Fear, Joseph R. McCarthy and the Senate*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1970.

45. Michael Paul Rogin, *The Intellectuals and McCarthy: The Radical Specter*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1967.

46. Voir sur ce point Athan Theoharis, *Seeds of Repression: Harry S. Truman and the Origins of McCarthyism*, New York, Quadrangle, 1971 ; R. Griffith & A. Theoharis (éd.), *The Specter, original Essays on the Cold War and the origins of McCarthyism*, New York, New Viewpoints, 1974.



la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en bref avec la tradition de la gauche américaine, ne manqua pas de trouver sur son chemin l'interprétation néo-libérale du maccarthysme qui devint alors une cible de premier choix. M. Rogin fit porter aux intellectuels libéraux un autre fardeau, celui des théories élitistes dans leur version pluraliste, qui représentaient un enjeu et un point de ralliement décisif dans les polémiques qui éclatèrent à l'époque et qui structure sans doute encore le champ de forces politiques de la science politique. On retrouvait dans sa critique l'influence du Chomsky des « nouveaux mandarins ». L'interprétation du maccarthysme par les néo-libéraux témoignait d'une défiance des intellectuels à l'égard du peuple qui ne pouvait s'expliquer que par leurs origines sociales. Il leur renvoyait donc en quelque sorte leurs analyses sociologiques sur le rôle de la frustration et de l'anxiété quant à leur statut, qu'on pouvait parfaitement leur appliquer. Leur haine du peuple était à la mesure de leur volonté de renier même de façon inconsciente leurs parents, souvent émigrants de fraîche date, pour se draper dans l'attitude hautaine des intellectuels au-dessus de la mêlée, nouveaux élus du système universitaire. En quelque sorte, la classe des nouveaux riches, au moins sur le plan intellectuel, c'était eux<sup>47</sup>. Quant à McCarthy dans cette affaire, il n'était qu'un produit du système dont l'élite gouvernante, républicains et démocrates confondus, perçue comme relativement unifiée portait l'entière responsabilité de son invention. Le maccarthysme avait été un phénomène politique qui signait les manies répressives du système politique américain et n'ayant pas grand-chose à voir avec la tradition populiste américaine que l'on tentait de sauver ainsi des contaminations les plus avilissantes.

Le réseau des interprétations s'est aujourd'hui à peu près stabilisé là<sup>48</sup>. Pourtant la désillusion et l'impression grandissante d'avoir échoué qui a envahi les radicaux américains depuis le début des années quatre-vingt, n'est pas sans avoir eu un certain retentissement sur les interprétations qui étaient alors apparues comme dominantes. Des tentatives de révision sont parfois proposées. Comme celle d'anciens universitaires gauchistes qui dénoncent aujourd'hui l'usage immodéré qui serait fait par la gauche universitaire américaine du qualificatif de maccarthysme en vue de discréditer tout adversaire potentiel<sup>49</sup>. Plus encore, certains ne manquent pas d'ironiser à propos de « l'orthodoxie », que les chercheurs

47. Voir sur ce point le remaniement le plus récent de cette interprétation par l'auteur dans Michael Rogin, *Ronald Reagan, the Movie and other Episodes in Political Demonology*, Berkeley, University of California Press, 1987, traduit en français sous le titre, *Les Démon de l'Amérique*, Seuil, 1998, notamment pp. 261-294.

48. Voir Michael Kazin, *The Populist Persuasion, An American History*, New York, BasicBooks, 1995.

49. Peter Collier & David Horowitz, « McCarthyism: The last Refuge of the Left », *Commentary*, vol. 85, n° 1, 1988, pp. 36-42. On trouve une illustration tout récemment en France de cette tendance révisionniste avec la publication, dans une veine anticomuniste d'un autre âge, du livre de Jean-Paul Török, *Pour en finir avec le maccarthysme*, Paris, L'Harmattan, 1999.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Yves Viltard  
*Archéologie du populisme  
Les intellectuels libéraux  
américains saisis par  
le maccarthysme*

radicaux qui émergèrent dans les années soixante ont su créer à partir de leurs vues révisionnistes, grâce à leur production prolifique et au statut de notoriété qu'ils ont su maintenant atteindre dans leurs professions<sup>50</sup> ».

*Parler, c'est donner à d'autres un pouvoir sur nous*

Mais la démarche archéologique à laquelle ce texte prétend souscrire nous oblige pour finir à faire un retour en arrière. En fait, ce qui reste le plus fascinant dans cette affaire est la saisie sur le vif des effets imprévisibles d'une prise de parole. Cette prise de parole s'imposa aux chercheurs comme un impératif absolu et quasi expiatoire. Plus encore, elle avait à voir avec l'éthique professionnelle de ceux qui s'exprimèrent soudain avec une belle unanimité au moment où McCarthy disparaissait de la scène politique. On ne saurait mieux le dire que Leslie Fiedler qui, en 1954, justement indique avec émotion qu'il était dans la nature même des intellectuels de s'expliquer et de chercher à toute force à dire la vérité. Ce qu'il faut prendre au sérieux. Ainsi les intellectuels américains se trouvaient dans « un terrible dilemme de ce point de vue ; étant donné l'écart entre leurs valeurs et celles de l'immense public, ils pouvaient difficilement rester tranquillement candides sans donner l'impression de confesser une faute qu'ils ne pensaient pas avoir commise ; et étant donné leur propre moralité, ils ne pouvaient pas badiner avec la vérité sans avoir le sentiment de commettre une faute qu'ils ne pouvaient confesser<sup>51</sup> ». Mais surtout ce qui est ici fascinant, c'est le destin même de cette parole. Comme le dit John G. A. Pocock, le plus simple en général est de garder le silence, car, « parler à tout prendre c'est donner à d'autres un pouvoir sur nous, et certains affirment leur pouvoir en refusant de parler, de parler de façon intelligible ou (dans la mesure du possible) dans tout cadre de référence qu'ils ne peuvent unilatéralement prescrire »<sup>52</sup>. Or, les spécialistes des sciences sociales apparurent finalement bien pressés d'expliquer. Cette précipitation se transforma en un piège.

L'évidente théorisation de leur position personnelle qui se voulait purement objective ne fut pas sans conséquence. Ainsi les justifications que les intellectuels donnaient de leur abandon du militantisme pour se consacrer à des tâches peut-être moins exaltantes mais qui semblaient leur offrir à tout point de vue plus de sécurité, pouvaient passer pour l'aveu sans fard d'une stupéfiante vanité. On n'eut

50. Albert Fried.  
*The Great American Red Scare*.  
New York, Oxford University Press,  
1997, p. 3.

51. L. A. Fiedler.  
« McCarthy », *Encounter*,  
vol. 3, n° 2, 1954, p. 17.

52. John G. A. Pocock.  
*Politics, Language and Time*.  
New York, Atheneum, 1971, p. 24.

pas, dans les années soixante, à chercher bien loin pour monter en épingle la phobie évidente des chercheurs en sciences sociales pour le peuple qui s'exprimait dans une systématique et inlassable critique de la tradition populisme américaine<sup>53</sup>. Le maccarthysme n'avait été finalement à leurs yeux qu'une entreprise dirigée purement et simplement contre les intellectuels et donc contre eux-mêmes. Ce qui conduisit par exemple D. Bell à s'exclamer à propos de l'exagération par les populistes de la tendance naturelle des Américains à l'égalitarisme : « ils déniaient avec véhémence le fait que certains soient mieux qualifiés que d'autres pour formuler des opinions<sup>54</sup> ». Cela représentait clairement la revendication hautaine et passablement maladroite d'une compétence exclusive au seul profit des intellectuels.

On pouvait à partir de là, en déplaçant habilement la perspective, tracer d'eux, sans trop les trahir, un portrait peu flatteur dont ils avaient eux-mêmes assez ingénument fourni dans leurs écrits tous les traits. Ils semblaient bien prétendre constituer, ou tout du moins avoir été ouvertement candidats par leur rejet du populisme rabattu sur le maccarthysme, à la constitution d'une « nouvelle classe » comme l'avait indiqué dès 1965 l'habile et perspicace Christopher Lasch dans son ouvrage *The new Radicalism in America*. L'auteur qui devint ensuite un ultra conservateur qui succomba à sa fascination réactive pour tous les populismes – le peuple a toujours raison – pouvait parler avec gourmandise de « l'anti-intellectualisme des intellectuels » contemporains du fait de leur ralliement à la raison d'État, et se moquer de l'allégresse non dissimulée qui les saisit lorsqu'ils découvrirent, selon lui en 1954, qu'ils l'avaient échappé belle avec le maccarthysme mais qu'ils s'en tiraient finalement plutôt bien. Pour C. Lasch c'était là « la révolte des élites », de cette « nouvelle classe » qui s'était ainsi formée au milieu des années cinquante et avait affiché un désarmant narcissisme<sup>55</sup>. Il pouvait mettre cruellement l'accent sur l'inconscience avec laquelle ils avaient fait de l'envie l'explication centrale de la haine que « le peuple maccarthyste » leur aurait vouée. Ils avaient aggravé leur cas avec leur vision pessimiste de l'humanité et surtout de la « culture » américaine, qui les avait insensiblement conduits à réévaluer à la baisse la démocratie elle-même. Certains, comme P. Vierek instruisirent en ce sens un procès en règle de la démocratie directe et dénoncèrent régulièrement la dictature de la majorité.

53. Voir sur ce point R. Hofstadter, *Anti-Intellectualism in American Life*, Alfred A. Knopf, 1963.

54. D. Bell, *The End...*, op. cit., p. 114.

55. Voir Christopher Lasch : *The New Radicalism in America, (1889-1963), The Intellectual as a Social Type*, New York, Knopf, 1965, plus tard, *Le Complexe de Narcisse*, Paris, Robert Laffont, 1981 (*The Culture of Narcissism*, New York, Norton & Co, 1979) et *La Révolte des élites*, Castelau-le-Lès, Climats, 1996 (*The Revolt of the Elites and the Betrayal of Democracy*, New York, Norton & Company, 1995).